

## The Historical Review/La Revue Historique

Vol 2 (2005)

Vol 2, No (2005)



### L'helléniste français Jules David (1783-1854)

*Jean Caravolas*

doi: [10.12681/hr.186](https://doi.org/10.12681/hr.186)

#### To cite this article:

Caravolas, J. (2006). L'helléniste français Jules David (1783-1854). *The Historical Review/La Revue Historique*, 2, 129-151. <https://doi.org/10.12681/hr.186>

## L'HELLÉNISTE FRANÇAIS JULES DAVID (1783-1854)<sup>1</sup>

*Jean Caravolas*

---

RÉSUMÉ: Dans les lignes qui suivent, je présente les points saillants de la vie et de l'œuvre de Jules David, éminent helléniste et fervent philhellène français, sur lequel il n'existe, 150 ans après sa mort, aucune étude ni même un article quelque peu détaillé.

---

### 1. Jules David (1783-1854), l'homme

Jules David est le fils aîné du peintre Jacques-Louis David (1748-1825), fondateur de l'école de peinture néo-classique, et de Charlotte Pécoul (1748-1826), fille de Charles-Pierre Pécoul, entrepreneur des Bâtiments du Roi. Il est né au Louvre le 15 février 1783. Nous ne savons presque rien de sa petite enfance. Selon sa mère, il était un garçon sage, sérieux et calme. C'est ainsi aussi que son père le peint à l'âge de quatre ans, le seul tableau de lui qui nous soit parvenu.

Après la chute de la Bastille, que ses parents saluèrent avec enthousiasme, Jacques-Louis David s'intéresse de plus en plus à la politique et se rapproche des Jacobins. En 1792 il se fait élire à la Convention où il jouera un rôle de premier plan aux côtés de Robespierre, ce qui faillit détruire sa famille<sup>2</sup> et lui coûter la vie.<sup>3</sup>

Pendant ces années troublées, l'éducation de Jules "avait été forcément très négligée".<sup>4</sup> Quand, après 1795, la vie à Paris commença à se normaliser, son père l'inscrivit au Prytanée (Collège Louis le Grand).<sup>5</sup> Élève studieux, au "caractère réfléchi, servi par une mémoire prodigieuse",<sup>6</sup> il rattrapa vite son retard. À la fin de ses études collégiales, il alla étudier le grec à l'université de Göttingen, avec le célèbre philologue néohumaniste<sup>7</sup> Christian Gottlieb Heyne (1729-1812).

---

<sup>1</sup> La monographie de Jean Caravolas: *Jules David et les études grecques dans la première moitié du XIXe siècle*, paraîtra en Allemagne en 2006.

<sup>2</sup> Les David se séparèrent en 1780, divorcèrent en 1784 et se remarièrent en 1785.

<sup>3</sup> Il fut accusé par les dirigeants de la Convention thermidorienne pour sa collaboration avec Robespierre et son vote en faveur de l'exécution du roi et emprisonné deux fois (2.8.1794-28.12.1794; 30.5.1795-4.8.1795).

<sup>4</sup> J. L. Jules David, *Le peintre Louis David 1748-1825. Souvenirs et documents inédits par son petit-fils*, Paris: Victor Havard, Libraire éditeur, 1880, p. 505.

<sup>5</sup> Célèbre établissement scolaire à Paris, réservé aux enfants de l'élite sociale.

<sup>6</sup> J. L. Jules David, *op. cit.*

<sup>7</sup> Le néohumanisme est un puissant mouvement intellectuel qui se développe en

À son retour en France, il fut nommé auditeur au Conseil d'État, en 1805, vice-consul à Civitavecchia, en 1808, vice-consul à Otrante, en 1810, sous-préfet à Stade (Bouches de l'Elbe) et en 1815, à la veille de la bataille de Waterloo, désigné par Napoléon préfet. Il n'eut pas cependant le temps d'assumer ses nouvelles fonctions, le gouvernement des Bourbons, l'ayant mis immédiatement en non-activité. Il quitta alors le pays et accompagna ses parents dans leur exil à Bruxelles.

Au début de 1816, alors que sa mère s'activait pour lui obtenir un poste de professeur de grec en Belgique, Jules prit le coche et retourna à Paris. Là, il entra, tout de suite, en rapport avec Adamantios Coray(s) (1748-1833), médecin et érudit grec<sup>8</sup> établi à Paris. Coray était en ce moment à la recherche de professeurs pour le gymnase de Chio,<sup>9</sup> qu'il souhaitait transformer en un collège moderne de type européen.

Les discussions entre les deux hommes se déroulaient dans le plus grand secret.<sup>10</sup> Vers la mi-juillet, après des semaines de tractations ardues, ils parvinrent à s'entendre sur l'essentiel. Néanmoins, le Grec invita Jules à venir, au début d'août, passer quelques jours chez lui, au 5 rue Madame, près du Jardin du Luxembourg. Il souhaitait le familiariser avec la "méthode lancastérienne"<sup>11</sup> et conclure avec lui le contrat d'emploi. Surtout il voulait

---

Allemagne à la fin du XVIIIe siècle. Les néohumanistes considèrent "que pour rester fidèle au principe même de l'humanisme, il fallait détrôner le latin et la civilisation latine au profit de la civilisation grecque". Voir Émile Durkheim, *L'évolution pédagogique en France*, Paris: PUF, 1990, p. 371.

<sup>8</sup> Quand il écrivait en français il signait ses lettres et ses livres: Coray. C'est ainsi qu'il souhaitait que les autres aussi écrivent son nom, voir A. Coray, *Ἀλληλογραφία* [Adamantios Corais, Correspondance], éd. C. Th. Dimaras, Vol. I: 1774-1798, Athènes 1964, pp. 327-328.

<sup>9</sup> Coray est né à Smyrne, mais se considérait Chiote, comme son père, voir C. Th. Dimaras, *Ὁ Κοραΐς καὶ ἡ ἐποχὴ του* [Coray et son époque], Athènes, s.d., p. 235ff. Sur le gymnase de Chio, voir K. Amantos, *Τὰ γράμματα εἰς τὴν Χίον κατὰ τὴν Τουρκοκρατίαν (1566-1822)* [Les lettres à Chio au temps de la domination turque (1566-1822)], Athènes 1976, pp. 32-42 et Ster. Fasoulakis, *Ἡ ἐκπαίδευση στὴ Χίο. Ἀπὸ τὴν Ἐκκλησία στὸ ἀστικὸ στοιχεῖο. Ἐκδόση ἐπιτροπῆς ἐορτασμοῦ 200 χρόνων τοῦ Γυμνασίου Χίου* [L'éducation à Chio. De l'Église à l'élément bourgeois], Chio 1992.

<sup>10</sup> Le 18 juillet 1816, Coray écrit à son ami intime et étroit collaborateur Alexandre Vassileiou, négociant érudit, résidant alors à Vienne: "Παρ' ἐμὲ κανεὶς ἐδῶ δὲν ἐξεύρει, οὔτε ποῦ, οὔτε διὰ τί ὑπάγει. Καλὸν ἦτο οὐδ' αὐτοῦ, οὐδ' εἰς τὸ Βυζάντιον νὰ κοινολογηθῆ, οὐδ' εἰς τὸν Α. Ε. (Λόγιον Ἐρμῆ) νὰ γενῆ μνήμη οὐδεμία περὶ αὐτοῦ", A. Coray, *Ἀλληλογραφία*, Vol. III, Athènes 1979, pp. 494-495. Rappelons que Paris vivait alors sous la Terreur blanche, déclenchée par les ultraroyalistes, que la Grèce était encore sous occupation turque et que la Turquie était un allié privilégié de la France.

<sup>11</sup> Méthode de scolarisation rapide et économique des enfants pauvres, introduite en

l'observer encore un peu, de très près, afin d'être absolument sûr, qu'il était la personne indiquée pour enseigner le français à Chio [et pour rendre, qui sait quels autres services à la Grèce].

Leur conciliabule se termina à l'entière satisfaction du Grec, et le 24 août 1816 Jules quitta enfin Paris.<sup>12</sup> Il se mit en route pour Chio "avec la volonté enthousiaste de se rendre utile à ceux qui l'invitaient".<sup>13</sup> Il ne descendit pas toutefois à Marseille, prendre le bateau, ainsi que cela lui avait été recommandé. Il préféra se rendre dans la patrie d'Homère via Vienne et Constantinople. Toutefois, malgré le zèle affiché, il n'était point pressé d'arriver à sa destination et Coray commençait à s'inquiéter.<sup>14</sup> Avec raison, d'ailleurs.

En effet, un événement complètement imprévu venait de se produire. Le 14 septembre, un messenger lui apporta de Bruxelles une lettre de Mme David, dans laquelle elle le priait de lui faire parvenir un certificat, confirmant la compétence de son fils en langue grecque, afin qu'il obtienne un poste de professeur en Belgique! Après longue réflexion, le Chiote décida de cacher la nouvelle à Jules, de ne pas répondre à Mme David par écrit ni de lui envoyer le certificat demandé, mais de lui signifier par le même messenger, que Jules était déjà parti pour la Grèce où, l'assurait-il, "il jouira d'honneurs et de moyens de subsistance".<sup>15</sup>

David arriva à Vienne les premiers jours de septembre, eut de longues discussions avec Vasileiou sur la suite de son voyage et sa mission à Chio et au début d'octobre, il prit la route pour Constantinople. Il semble que la dernière étape de son voyage ne fut pas de tout repos, qu'il rencontra "de nombreuses difficultés du côté de la Turquie" et qu'il a "regretté souvent" de n'avoir pas suivi le conseil de Coray "pour une traversée maritime".<sup>16</sup> Finalement, après avoir réglé ses affaires dans la capitale ottomane, il prit le bateau et le 10 décembre 1816, tard la nuit, il débarqua à Chio.

---

Angleterre vers 1798, simultanément par Andrew Bell (1753-1832) et Joseph Lancaster (1778-1838), appelée en France "méthode mutuelle". Elle était très en vogue en Europe au début du XIXe siècle. Coray était son fervent avocat et tenait absolument à ce que Jules l'utilisât à Chio et que plus tard elle se répandît dans toutes les écoles grecques. Voir F. Buisson (dir.), *Dictionnaire de pédagogie et d'éducation primaire*, Paris: Hachette, 1998-2004, Vol. XI, pp. 1483-1487.

<sup>12</sup> Le 18 juillet, Coray soulagé écrit à Vienne à Alexandre Vassileiou: "Le fils du peintre a décidé de bouger", A. Coray, *Ἀλληλογραφία*, Vol. III, Athènes 1979, p. 488.

<sup>13</sup> *Ibid.*, p. 492.

<sup>14</sup> "Ἀρχισα να λυπῶμαι διὰ τὴν ἀργοπορίαν τοῦ Διδασκάλου", *ibid.*, pp. 509-510.

<sup>15</sup> *Ibid.*, pp. 509-510.

<sup>16</sup> A. Coray, *Ἀλληλογραφία*, Vol. IV, 1817-1822, Athènes 1982, p. 17.

Avisés de son arrivée, l'attendaient sur le quai le principal de l'école Néophytos Vamvas, les notables de la ville et une foule de curieux. Jules fut ravi par l'accueil chaleureux que les Grecs lui réservèrent et par leur empressement à rendre son séjour aussi agréable et confortable que possible.<sup>17</sup> Sans perdre de temps, il se mit à se familiariser avec le milieu grec, à dispenser ses cours de français et à prendre des notes sur le grec moderne pour les livres qu'il songeait à écrire.

Soudain, quelque temps avant le 20 juillet 1818, il quitta l'île et passa à Smyrne.<sup>18</sup> Pourquoi? Je suppose qu'après les premiers jours d'euphorie, il se sentit bien seul et triste dans la ville provinciale de Chio, au bout de la Méditerranée orientale. La recommandation de Coray aux notables Chiotes d'augmenter le salaire du "maître d'école" Mendouze, qui venait de Paris remplacer David au gymnase de Chio, et de lui trouver une épouse, *afin qu'il ne "nous quitte lui aussi"*<sup>19</sup> [souligné par moi], me fait penser que Jules n'était pas très satisfait de ses appointements et qu'il était encore célibataire.

Smyrne était à cette époque une ville cosmopolite d'environ cent mille habitants. La colonie des commerçants français était prospère et jouissait de nombreux privilèges. Parmi les Français de passage dans la ville se trouvaient des bonapartistes, que Jules connaissait plus ou moins bien. Comme il parlait couramment le grec, il se fit vite des amis grecs. Enfin, la rédaction de deux livres sur la langue grecque qu'il préparait et qu'il publia, l'un en 1820 et l'autre en 1821, occupaient une grande partie de ses loisirs. Il n'avait donc pas le temps de s'ennuyer.

Mais de quoi vivait-il? La pension qu'il recevait de ses parents ne suffisait pas à couvrir ses dépenses. Basch affirme qu'il était nommé Consul de France à Smyrne,<sup>20</sup> ce qui est évidemment une erreur. Jules ne pouvait à cette époque occuper un poste officiel, sa carrière de fonctionnaire ayant pris définitivement fin en 1815, avec la chute de Napoléon. Il est vrai, que le Consul de France à Smyrne s'appelait, par coïncidence, Jules David aussi, mais il n'avait aucun rapport de parenté avec le fils du peintre.

M. A. Thibodeau, dans *La vie de David*, une des premières biographies de Jacques-Louis David, dit que Jules "alla à Smyrne professer la langue grecque

<sup>17</sup> *Ibid.*

<sup>18</sup> Le détroit de Tsesmé qui sépare Chio de Smyrne (la Grèce d'aujourd'hui de la Turquie) mesure à peine six milles nautiques.

<sup>19</sup> A. Coray, *Ἀπαντα τὰ πρωτότυπα ἔργα. Οἱ Ἐπιστολές (1815-1833)* [Toutes les œuvres originales. Les lettres (1815-1833)], éd. G. Valetas, Athènes 1965, Vol. B<sup>2</sup>, p. 231.

<sup>20</sup> Sophie Basch, *Le mirage grec*, Paris: Hatier, 1995, p. 61.

ancienne et moderne”;<sup>21</sup> dans le *Dictionnaire encyclopédique* d’Eleftheroudakis, on lit qu’en 1816, il est descendu en Grèce pour apprendre le grec moderne et a été professeur à Chio et à Smyrne;<sup>22</sup> le *Dictionnaire de biographie française* (1965)<sup>23</sup> écrit que “durant son séjour à Chio, Jules David y professa la littérature française à l’école publique [...]. Il alla ensuite habiter Smyrne en 1818 et y séjourna jusqu’en 1820”. Lui-même se présente, sur la page de titre du *Parallèle des langues [...]* (1820), comme ancien “maître d’école”<sup>24</sup> à Chio [δημοσίου διδασκάλου εἰς τὸ σχολεῖον τῆς Χίου]. Il ne fait aucune allusion au gymnase de Smyrne. Cependant, dans la note manuscrite du 17 août 1830<sup>25</sup>, qui accompagne sa demande d’emploi, adressée au Ministre de l’Instruction publique, il écrit qu’il: “a été professeur aux Universités de Chio et de Smirne”.<sup>26</sup> Enfin, son père, dans une de ses lettres, écrit que Jules est venu à Bruxelles en 1820, pour voir ses parents malades, mais qu’il fut obligé “de rester plus longtemps qu’il ne croyait et que ses affaires à Smyrne l’exigeaient”, sans spécifier la nature de ces “affaires”.<sup>27</sup>

Ce qui semble certain est qu’à Smyrne il avait trouvé un emploi rémunéré pour faire vivre sa famille, car en 1820, Jules était déjà marié et père d’un garçon. Les informations sur le lieu et la date de son mariage, ainsi que sur le nom et la famille de son épouse, ne sont généralement pas évoquées ou bien sont contradictoires.<sup>28</sup>

<sup>21</sup> M. A. Thibodeau, *La vie de David*, Bruxelles: H. Tarlier et Grignon, 1826, p. 221.

<sup>22</sup> Ἐγκυκλοπαιδικὸν Λεξικὸν Ἐλευθερουδάκη [Dictionnaire encyclopédique d’Eleftheroudakis], Vol. 4, p. 303.

<sup>23</sup> *Dictionnaire de biographie française*, Paris: Letouzey et Ané, 1930, Vol. X, p. 355.

<sup>24</sup> Jules David, *Συνοπτικὸς Παραλληλισμὸς τῆς Ἑλληνικῆς καὶ Γραικικῆς ἢ Ἀπλοελληνικῆς Γλώσσης* [Parallèle sommaire des langues grecques ancienne et moderne], Paris 1820.

<sup>25</sup> Cette lettre se trouve aux Archives Nationales de France, F/17/3139 – Instruction publique: dossier individuel de Jules David.

<sup>26</sup> Souligné par moi. J’explique ailleurs (voir note 60) pourquoi on désigne parfois le gymnase de Chio et le gymnase de Smyrne sous le nom d’universités.

<sup>27</sup> Antoine Schnapper, *Jacques-Louis David*, Paris: Éditions de la Réunion des éditeurs nationaux, 1989, p. 576.

<sup>28</sup> Quelques exemples: Dans la *Nouvelle biographie générale*, Paris: Firmin Didot frères, 1854-1877, nous lisons: “Parti pour la Grèce en 1816, en qualité de professeur à l’école publique de Chio, il épousa dans cette île une jeune et belle Grecque [...]” (1852). Selon le *Grand Dictionnaire universel du XIXe siècle*, Larousse, Pierre, 1817-1875, Nîmes: C. Lacour, 1990-1992, Jules “accompagna à Bruxelles, en 1815, son père, l’illustre peintre, banni comme régicide, puis se rendit en Grèce (1816), et se fixa quelque temps à Chio, où il épousa une jeune Grecque [...]” (Vol. VII, 1990, p. 162). Plus récemment encore, Basch (1995, p. 61) écrivait: “Professeur de français à Chios de 1816 à 1818, il se rendit ensuite à

Après de longues recherches, j'ai réussi à trouver son acte de mariage civil.<sup>29</sup> Jules s'est marié au Consulat de France à Smyrne le 23 avril 1819 avec (Maria) Marigo Capinaki, fille de Michel Capinaki(s) et de Théodora Mazourani. Je ne sais pas où, quand ni comment les jeunes époux s'étaient connus. Très probablement, il s'agissait d'un mariage arrangé comme le voulait la coutume, et pas seulement chez les Grecs. Coray y a-t-il joué quelque rôle dans cette union? Son implication, au moins indirecte, me paraît plausible et cela pour les raisons suivantes:

Dans sa correspondance,<sup>30</sup> il cite trois Mazouranis (Μαντζουράνης): Stavrinou, Nicolas et Joseph, tous de Smyrne. Il présente le premier comme "ami connu" [γνωστόν φίλον], il appelle le second, un "très cher Monsieur", le troisième cependant, il le désigne comme son "cousin" et comme un "jeune intellectuel". Ces trois Mazouranis étaient-ils apparentés à Théodora, la mère de Marigo? Dans ce cas, Coray serait parent de Jules David par alliance!

Quoiqu'il en soit, le mariage du "fils du peintre" avec une Grecque, et encore plus avec une parente –si vraiment Marigo Mazourani venait de la même famille que le "cousin" Joseph Mazouranis, ce qui reste à démontrer– ne pouvait que plaire à Coray, qui rêvait d'une nation "franco-grecque" (voir son *Chant de guerre*, 1801).<sup>31</sup>

Selon les témoignages, Marigo était d'une grande beauté et on la désignait souvent la "belle Grecque".<sup>32</sup> Comme l'écrasante majorité des femmes grecques de cette époque, elle dut recevoir peu d'instruction, mais elle savait écrire son nom, et peut être un peu plus, quoique avec difficulté et avec des fautes, comme on peut voir en examinant sa signature sur son acte de mariage.

Il est possible, et même probable qu'elle enrichît ses connaissances par la suite, afin de se sentir plus à l'aise dans les milieux intellectuels et mondains auxquels son époux et son fils Jérôme étaient associés.

---

Smyrne en compagnie de son épouse grecque [...]". Selon d'autres cependant (revue *Ἀρμονία*, Vol. I, 1900, p. 174; C. Simopoulos, *Ξένοι ταξιδιώτες στην Ελλάδα, 1810-1821* [Voyageurs étrangers en Grèce, 1810-1821], Athènes 1975, p. 535, Jules se maria à Smyrne, mais ils ne donnent pas de détails.


<sup>29</sup> Ministère des affaires étrangères. Centre des Archives diplomatiques de Nantes. État civil SMYRNE (REGISTRE NO 9), mf 2 MI 1239.

<sup>30</sup> G. Valéas (éd.), *op. cit.*, Vol. B<sup>1</sup>, pp. 114, 122, 181, 239, 329.

<sup>31</sup> A. Coray, *Ἑσμός πολεμιστήριον* [Chant de guerre des Grecs], Athènes: ELIA, 1982.

<sup>32</sup> Je n'ai trouvé aucun portrait d'elle, bien qu'à mon avis, il doit exister au moins un dessin ou une esquisse, vu le haut rang social auquel elle accéda en épousant le fils du peintre David et, plus tard, en devenant la mère d'un des plus influents personnages du Second Empire.

en com...  
 Charles Louis Jules David et Marigo Capinaki  
 De tout ce que deffus nous avons de p... le gre...  
 acte qui a été transcrit sur les deux registres et signé par les  
 époux, le Sr Michel Capinaki père, les quatre témoins et  
 par nous, après lecture.


  
 Michelle Capinaki  
 Giovanni Baldozzi  
 Giorgio Pasquale  
 Giorgio Cinghi  
 Michel Capinaki

Signatures de Jules David, de Marigo Capinaki, de son père Michel Capinaki, des quatre témoins au mariage et du registraire du Consulat français de Smyrne.

De Michel Capinaki nous savons très peu de choses et de son épouse Théodora encore moins. Au contraire de sa fille, Michel signe son nom en caractères latins, *Michelle Capinaki*, ce qui montre qu'il savait un peu l'italien, chose naturelle à cette époque pour un négociant dans cette partie du monde. Je ne connais toutefois ni la nature du commerce de Michel Capinaki, ni l'étendue de ses affaires, ni la grandeur de sa fortune, ni le montant de la dot qu'il donna à sa fille Marigo. Outre Marigo, les Capinaki avaient, au moins encore un enfant, Nicolas Capinaki(s). Il devint négociant, comme son père, et continua à vivre avec sa famille à Smyrne, même après la libération de la Grèce continentale.

Le mariage civil de Jules et de Marigo au Consulat français fut précédé du mariage religieux. La cérémonie dut avoir lieu dans la deuxième moitié de 1818. Cela ressort de la longue lettre que Jacques-Louis David adressa le 1<sup>er</sup> janvier 1819 de Bruxelles à son fils à Smyrne, pour lui exprimer ses félicitations et celles des autres membres de la famille.<sup>33</sup>

Le 27 juillet 1819 Marigo donnait naissance à un garçon.<sup>34</sup> Les soucis de Jules augmentaient, alors que ses revenus stagnaient et la tension au Levant montait rapidement. Sentant sa sécurité menacée,<sup>35</sup> surtout après la publication de l'*Appel aux Nations en faveur des Grecs* (1821),<sup>36</sup> Jules se rend compte qu'il

<sup>33</sup> La lettre est déposée aux Archives de l'École Nationale Supérieure des Beaux-Arts, à Paris. Catalogue des manuscrits Ms. 324, no 31.

<sup>34</sup> On l'appela Eugène, comme le frère de Jules. Généralement, l'existence de cet enfant n'est pas mentionnée. Il est peut-être mort très jeune.

<sup>35</sup> Jules David, *Méthode pour étudier la langue grecque moderne*, Paris: Lequien Libraire, 1821, Dialogue 3, pp. 107-111.

<sup>36</sup> *Appel aux Nations en faveur des Grecs par un citoyen français*, Paris: Chez les

est temps de quitter le Levant. Il prend donc sa jeune famille et retourne en Europe. Il ne revient pas toutefois à Paris, sa ville natale, où vivent son frère Eugène et ses deux sœurs, Émilie et Pauline, ni à Bruxelles où, depuis 1816, résidaient ses parents. Il va s'établir à Trieste<sup>37</sup> et là, il se met dans les affaires!<sup>38</sup>

Trieste, comme Smyrne, était à cette époque une importante base de la Philiki Etaireia, l'organisation secrète qui prépara la révolution grecque. Elle était également la ville où bien des Français, parmi lesquels bon nombre d'anciens officiers de Napoléon, avaient trouvé refuge. Surtout, c'est là que depuis la fin 1819, le frère cadet de l'empereur, l'ambitieux Jérôme Bonaparte (1784-1860), ex-roi de Westphalie, et son épouse, la reine Catherine, vivaient en exil.

Dès son arrivée à Trieste, Jules se rendit chez le prince qu'il connaissait bien, lui présenter ses hommages, lui introduire son épouse et parler avec lui du passé et des événements récents. Un des sujets de leurs discussions, lors des visites suivantes, était certainement la situation en Grèce révoltée. Nous savons que "le fils du peintre" appuyait la révolution grecque sans réserve.

L'avenir de la Grèce ne laissait pas indifférent Jérôme non plus. Il est connu que les troupes de son frère, Napoléon Bonaparte, avaient occupé les îles Ioniennes de 1797 à 1799 et de nouveau de 1807 à 1809. Il est connu aussi que des Grecs influents souhaitaient placer la Grèce insurgée sous la protection de la France et que Coray, en particulier, rêvait d'une intervention du général Lafayette (ο Λαφαίετης) ou au moins de son fils<sup>39</sup> "pour sauver, libérer et ressusciter véritablement les Grecs [...]."

Il semble, qu'au cours de ces rencontres "[...] un nouveau projet [...] avait séduit Jérôme: aider la révolution grecque et monter lui-même sur le trône hellène [...] c'était du moins le mirage que faisait miroiter devant lui Jules David [...]"<sup>40</sup> Cela ne l'empêchait pas de partager son attention entre le sort de la Grèce et "les beaux yeux et le sourire charmeur de Mme David"<sup>41</sup> qui lui

---

Marchands de nouveautés, 1821. Il s'agit d'un des tout premiers manifestes philhellènes qui voient le jour en Europe, quand éclate la Guerre de libération contre l'occupation turque (25 mars 1821).

<sup>37</sup> Trieste, important port méditerranéen était, depuis le XIV<sup>e</sup> siècle, sous domination autrichienne.

<sup>38</sup> B. Melchior-Bonnet, *Jérôme Bonaparte ou l'envers de l'épopée*, Paris: Librairie académique Perrin, 1979, p. 324. L'auteur cependant ne dit pas de quelle sorte d'affaires il s'agissait. Je soupçonne que les "affaires" lui servaient plutôt de couverture pour des activités politiques.

<sup>39</sup> G. Valéas (éd.), *op. cit.*, Vol. B<sup>2</sup>, p. 620.

<sup>40</sup> Melchior-Bonnet, *op. cit.*, p. 324.

<sup>41</sup> *Ibid.*

avaient fait tourner la tête. Bientôt Marigo se trouva enceinte. Peu après, le Prince obtenait enfin l'autorisation de s'établir à Rome et déjà en mars 1822, il s'installait dans un immense palais délabré, près de la place d'Espagne. Jules et Marigo les suivirent incessamment. Pourquoi?

De toute évidence ils avaient été expulsés de Trieste,<sup>42</sup> par les autorités autrichiennes. Les services secrets de Metternich, ennemi farouche de la guerre de libération nationale des Grecs, le soupçonnaient-ils d'activités illicites? C'est bien probable. Entre-temps, le 30 juin 1823 Marigo mettait au monde un second garçon. Ses parrains étaient Jérôme Bonaparte et la reine Catherine. Ils donnèrent au nouveau-né le nom de Jérôme!<sup>43</sup>

À Rome, Jules était sans argent et sans espoir de trouver un emploi intéressant, digne de lui et bien payé. Un avenir sombre se dessinait devant lui. Dans la lettre à sa mère du 12 mars 1824, il écrit entre autres:

je ne t'ai pas donné dans mes lettres des détails sur ma manière d'être à Rome, c'est moins pour te cacher le bonheur dont je jouirois comme tu parois le croire, que pour ne pas t'étourdir de mes plaintes. Je suis loin d'être aussi heureux que ta tendresse pour moi, et l'intérêt que tu portes à mes enfants peut te le faire imaginer. Je tire toujours le diable par la queue.<sup>44</sup>

Jules ne recevait aucune aide de son beau-père grec non plus ("il est lui-même fort gêné"<sup>45</sup>) et la pension mensuelle que lui versaient ses parents de Bruxelles, non seulement ne répondait pas à ses besoins grandissants mais n'arrivait pas toujours à temps. Pour soutenir sa famille, il accepta donc d'entrer au service de Jérôme Bonaparte ("je donne au jeune Prince deux heures de mon temps par jour").<sup>46</sup> En échange, il recevait la somme annuelle de quinze cents francs, moins son loyer, car il logeait dans un bâtiment dépendant du palais! Sa situation devenait insoutenable.

En 1825, quelques mois avant la mort de ses riches parents, il quitta Rome avec sa famille et retourna à Paris. Il logea au 12, rue Mabillon, près de Saint

---

<sup>42</sup> Archives de l'École Nationale Supérieure des Beaux-Arts, Ms 317, lettre 16. Dans cette lettre à sa mère datée du 12 mars 1824, Jules l'informe que: "l'entrée du territoire autrichien m'étant interdite [...]".

<sup>43</sup> J. El Gammal, *Histoire politique de la France de 1814 à 1870*, Nathan, Université Paris, 1999, p. 199: ["Jérôme David – sans doute le fils du prince Jérôme"].

<sup>44</sup> Archives de l'École Nationale Supérieure des Beaux-Arts, Ms 317, lettre 16, datée du 12 mars 1824.

<sup>45</sup> *Ibid.*

<sup>46</sup> *Ibid.*

Sulpice, dans un appartement bourgeois qu'il occupera jusqu'à la fin de ses jours. Son héritage lui assurait une vie confortable. Cela lui permit de reprendre ses travaux sur la langue grecque et de s'occuper de l'éducation de son [?] fils Jérôme qui, apparemment lui causait déjà bien des soucis.<sup>47</sup>

Soudain, éclate la Révolution de juillet 1830 qui met fin à la Restauration et donne le pouvoir aux libéraux. Jules qui connaissait la plupart des nouveaux dirigeants pense que son retour à la fonction publique sera facile et rapide. Il postule alors un poste au Conseil de l'Éducation publique mais sa candidature est poliment rejetée. Il demande un poste de professeur de grec à l'université. Mais les portes de la Sorbonne restent fermées au fils du "régicide". Quand finalement elles s'entrouvrent, on ne lui accorde que la charge de "suppléant du professeur Boissonade".

Les deux hommes se connaissaient-ils? C'est bien possible. Non seulement parce que le nombre des hellénistes à Paris à cette époque était bien restreint et les splendeurs et misères de la famille du peintre Jacques-Louis David généralement connues, mais également parce que Boissonade était un vieil ami intime de Coray. Quoiqu'il en soit, Jules dut se contenter, jusqu'à sa retraite en 1840, d'un contrat de remplaçant, renouvelable annuellement. Parallèlement à son enseignement, il travaillait à son *Dictionnaire français et grec ancien* et cela jusqu'à sa mort, survenue à Paris, le 25 janvier 1854.

Et la belle Marigo, qu'est-elle devenue? Comment a-t-elle vécu ses dernières années? Quels étaient ses relations avec la famille de son mari? Quels étaient ses rapports avec son fils, le baron Jérôme David? Quand est-elle morte? Ces questions et bien d'autres concernant la vie du couple David feront l'objet d'une autre recherche.

## 2. Jules David, le philologue

Jules David s'est toujours défini comme helléniste. Un "helléniste de profession" est, selon lui, "un professeur de langue Grecque".<sup>48</sup> Au XIXe siècle, un professeur d'une langue classique était appelé philologue, c'est-à-dire savant en matière de langue et de littérature.

<sup>47</sup> Après un long service dans l'armée en Afrique, il fit une carrière politique fulgurante comme maire, comme député de l'extrême droite bonapartiste et plus tard comme ministre. Il mourut en 1882, à l'âge de 79 ans, sans laisser de postérité, ses deux enfants, Jérôme et Marie-Thérèse, étant morts très jeunes. Ainsi s'éteint la descendance directe de Jules David et de Marigo Capinaki. Pour plus de détails, voir Caravolas, *Jules David*.

<sup>48</sup> Archives nationales de France, F/17/3139: Instruction publique, dossier de carrière de Jules David, Lettre de Jules David du 17.8.1830.

Les idées linguistiques de Jules étaient influencées par deux traditions: la française et l'allemande. À l'époque où Jules fréquentait le Prytanée, dans la linguistique française coexistaient trois tendances: *la port-royaliste*, fondée sur la *Grammaire générale et raisonnée* (1660) d'Antoine Arnauld et Claude Lancelot;<sup>49</sup> *la traditionnelle ou descriptive*, représentée par les *Éléments de la Grammaire française* (1780) et les *Éléments de la Grammaire latine* (1781) de Lhomond;<sup>50</sup> et celle des *Idéologues*, exposée par Antoine-Isaac Silvestre de Sacy dans les *Principes de Grammaire générale* (1799),<sup>51</sup> inspirée de la *Grammaire* de Port-Royal et des théories de Condillac. Pendant ses études à Göttingen, au début du XIXe siècle, Jules subit nécessairement l'influence des néohumanistes et de la grammaire comparatiste (souvent associée à la philologie historique).<sup>52</sup>

À ma connaissance, Jules n'a pas laissé de traité linguistique. Il formula sa conception de la langue, brièvement et de manière non systématique, dans ses écrits, surtout dans les préfaces de ses deux ouvrages sur le grec [voir *infra*]. Les questions qui semblent le préoccuper le plus se rapportent à la langue universelle, l'évolution des langues, leurs qualités communes et leurs particularités.

### *Une langue universelle*

Un des plus longs passages de David concernant la langue est consacré à l'utilité d'une langue universelle, naturelle ou artificielle. Ce sujet était débattu depuis l'Antiquité et continue à l'être à ce jour. À l'époque de Jules, certains collaborateurs de Diderot, notamment Beauzée (1717-1789) et Faiguet (1703-1780) y pensaient sérieusement, les *Idéologues* rejetaient l'idée catégoriquement,<sup>53</sup> d'autres (Jean Delormel, Joseph de Maimieux, Anne-Pierre-Jacques Vismes du

<sup>49</sup> Antoine Arnauld et Claude Lancelot, *Grammaire générale et raisonnée*, Paris: P. Le Petit, 1660.

<sup>50</sup> C.-F. Lhomond, *Éléments de la Grammaire française à l'usage des collèges*, Paris: Colas, 1780; C.-F. Lhomond, *Éléments de la Grammaire latine à l'usage des collèges*, 3e édition, Paris: Colas, 1781.

<sup>51</sup> A.-I. Silvestre de Sacy, *Principes de Grammaire générale, mis à la portée des enfants, et propres à servir d'introduction à l'étude de toutes les langues*, Paris: J.-J. Fuchs, an VII (1799).

<sup>52</sup> Fondée par Franz Bopp (1791-1867), Jakob Grimm (1785-1863), Wilhelm Humboldt (1767-1835) et Rasmus Rask (1787-1832).

<sup>53</sup> Destutt de Tracy, *Éléments d'idéologie – Grammaire générale*, Paris: Courcier/Librairie philosophique J. Vrin, 1803/1970, p. 569: "une langue universelle est aussi impossible que le mouvement perpétuel".

Valgay, Étienne Vidal, Charles-Louis Augustin Letellier) continuèrent d'écrire sur la question.<sup>54</sup>

C'est probablement la lecture d'un de leurs ouvrages qui suggéra à Jules David le premier paragraphe de la préface de la *Méthode pour étudier la langue grecque moderne* (1821):

Encore une Grammaire! et après cette Grammaire, probablement bientôt un double dictionnaire. Que de livres pour ne rien apprendre! Quand donc les hommes ne parleront-ils qu'une langue? et quand suffira-t-il, pour s'entendre d'un pôle à l'autre, d'une seule grammaire et d'un seul vocabulaire? Je forme avec tous les amis des Lumières ce vœu philanthropique, et ne suis pas plus disposé que les autres à charger ma mémoire de mots et de phrases sans acquérir une idée de plus.<sup>55</sup>

### *L'historicité de la langue*

Que les langues évoluent, se perfectionnent, se pervertissent, puis disparaissent, était connu depuis longtemps. Au XIXe siècle la linguistique historique comparatiste fit de l'historicité de la langue un de ses principes fondamentaux. David y croyait profondément. Cela est particulièrement évident dans son premier ouvrage [voir *infra*]: *Parallèle sommaire des langues grecques ancienne et moderne*.<sup>56</sup>

Dans ce traité, il procède à la comparaison systématique du grec ancien avec le grec moderne. Leur juxtaposition lui permit de mettre en évidence non seulement des *similitudes* entre ces deux langues, mais également entre le grec, le latin, l'italien, le français, l'allemand, etc. Cette observation lui inspira des remarques intéressantes. Il affirme, par exemple, qu'il existe "une grande ressemblance" entre la syntaxe française et la grecque. Il ne jugea pas cependant nécessaire d'élaborer.

### *La langue française*

En ce qui concerne la langue française, Jules est persuadé, comme tous ses compatriotes à cette époque, qu'elle est supérieure à toutes les autres langues connues: elle est mélodieuse, éloquente, lucide, expressive, claire et précise, admirée et apprise partout dans le monde et utilisée par les personnes cultivées

---

<sup>54</sup> Voir Umberto Eco, *La recherche de la langue parfaite dans la culture européenne*, Paris: Éditions du Seuil, 1994.

<sup>55</sup> Jules David, *Méthode*, p. III.

<sup>56</sup> Les trois principaux dialectes du grec ancien sont: le dialecte éolien dans lequel ont écrit Alcée et Sapho, le dialecte dorien dans lequel ont écrit Pindare et Théocrite et le dialecte

et par les princes.<sup>57</sup> Ses autres remarques sur la langue sont encore plus laconiques.

*David, pédagogue des langues*

David enseigna le français langue étrangère au gymnase de Chio (et, peut-être, au gymnase de Smyrne aussi) et le grec ancien et moderne à la Faculté des lettres de l'Université de Paris. Sur sa conception de la didactique des langues, nous ne pouvons que faire des conjectures. La "différence des idiomes" étant ici probablement "pour toujours" il faut, dit-il, continuer à apprendre les langues étrangères à l'aide de manuels de grammaire et de dictionnaires.<sup>58</sup> Ce sont certes des outils inadéquats, puisqu'ils n'enseignent que "des mots et des phrases", néanmoins indispensables et ceux qui, comme lui, les composent, rendent "service aux hommes et aux Lumières".<sup>59</sup>

*David, professeur de français au gymnase de Chio*

Après la nomination du protégé de Coray, Néophytos Vamvas (1776-1855), au poste de directeur (1815), le gymnase de Chio devint l'établissement scolaire grec le plus prestigieux.<sup>60</sup> Le nombre des professeurs, tous soigneusement choisis pour leur piété, leur science et leurs qualités morales, augmenta en quelques années de six à quatorze et celui des élèves à 476.<sup>61</sup> Jules y enseigna le français du début de janvier 1817 jusqu'à l'été 1818. La méthode lancastérienne, que lui apprit Coray à Paris, étant inapplicable à Chio, il adopta, avec l'accord du principal, une approche plus traditionnelle, centrée sur *le professeur*. Il dirigeait tout, décidait

---

ionien dans lequel ont écrit Homère et Hésiode. L'Ionien devient au Ve siècle le dialecte attique dans lequel écriront Eschyle, Sophocle, Platon, Thucydide, etc.

<sup>57</sup> Jules David, *Parallèle*, pp. 141-144.

<sup>58</sup> *Ibid.*: "Mais comme ce vœu ne sera probablement pas exaucé de sitôt, et que l'imperfection attachée à l'espèce humaine conservera long-temps, et peut-être toujours, la différence des idiomes, je pense que c'est rendre un service aux hommes et aux lumières, que d'augmenter les moyens qu'ils ont de s'entendre et de se communiquer leurs idées".

<sup>59</sup> *Ibid.* Sur la didactique des langues, voir J. A. Caravolas, *Histoire de la didactique des langues au siècle des Lumières. Précis et anthologie thématique*, Montréal-Tübingen: Les Presses de l'Université de Montréal-Gunter Narr Verlag, 2000.

<sup>60</sup> Adamantios Coray, *Mémoire sur l'état actuel de la civilisation dans la Grèce*, présenté à Paris à la Société des observateurs de l'homme, Paris, 1803, p. 36: "le premier établissement, une espèce d'université ou d'école polytechnique". De même David dans la note manuscrite du 17 août 1830 qui accompagne sa demande d'emploi, adressée au Ministre de l'Instruction, appelle les gymnases de Chio et de Smyrne universités.

<sup>61</sup> G. Valéas (éd.), *op. cit.*, Vol. B<sup>2</sup>, p. 240.

tout et expliquait tout. Le rôle des élèves, débutants absolus, consistait à lire, écrire, mémoriser et traduire.<sup>62</sup> À Chio David se fixa pour *objectifs généraux* de son enseignement: l'acquisition par la lecture de connaissances utiles (but premier de la tradition pédagogique anglo-saxonne protestante), la formation du goût des élèves et leur familiarisation avec la culture française (cibles privilégiées de la pédagogie des langues française-catholique).

De son rapport à Coray (23.2.1817),<sup>63</sup> nous savons qu'il consacra les premières leçons à la "technologie". Presque certainement, il se servait à cet effet des *Éléments de la Grammaire française* (1780) de Lhomond.<sup>64</sup> Dès qu'il s'assura que les élèves avaient bien compris et appris les préceptes, il entama la lecture des *Aventures de Télémaque* de Fénelon.<sup>65</sup> Au début, comme il ne parlait pas encore la langue du pays facilement, il expliquait sa pensée en grec ancien et demandait à un élève, bon en cette langue, de traduire ses paroles en grec moderne. Plus tard, il clarifiait tout lui-même en français ou dans la langue des étudiants, selon le besoin. En dépit de son manque total d'expérience pédagogique et des conditions de travail difficiles, Jules sut exploiter la soif d'apprendre des jeunes Grecs et réussit à s'acquitter, semble-t-il, de ses fonctions d'enseignant avec succès. Au bout d'un mois, ses élèves, à l'en croire, étaient capables de traduire, de faire des thèmes et d'expliquer un chapitre et demi des *Aventures de Télémaque*!

Encouragé par ces réussites, il ouvrit une deuxième classe de débutants, tandis qu'avec les élèves plus avancés il abordait les finesses de la langue (la "philologie") et les auteurs. Hélas, nous ignorons comment il procédait avec les étudiants du groupe avancé pendant les quelques mois qu'il resta encore à Chio. De son enseignement du français à Smyrne, nous ne savons absolument rien, même pas si vraiment il eut lieu.

#### *David, professeur de grec à Paris*

En 1830, le professeur Jean François Boissonade, titulaire de littérature grecque à la Faculté des lettres de Paris, fut autorisé, sur sa demande, à se faire suppléer dans sa chaire par Jules David. Jules qui s'attendait à un poste de professeur permanent en fut profondément déçu. Il croyait avoir des droits:

<sup>62</sup> David accordait une grande importance à la traduction dans l'apprentissage des langues. Voir sa *Méthode* (1821).

<sup>63</sup> Voir A. Coray, *Ἀλληλογραφία*, Vol. IV, 1817-1822, Athènes 1982, pp. 18-20.

<sup>64</sup> Ce manuel de grammaire française était à cette époque le plus utilisé en Europe et en Amérique.

<sup>65</sup> F.d.S.d.I.M. Fénelon, *Aventures de Télémaque*, Paris: 1699, Éditions Garnier, 1987.

[...] à la bienveillance du gouvernement, par ses longs travaux, les emplois élevés, qu'il a occupé dans l'Administration, [...] l'oppression du régime de la Restauration qui a pesé sur lui pendant seize ans; enfin s'il faut le dire par le nom de son père, ce restaurateur de l'École Française, frappé d'un exil qui a duré dix ans et qui n'a fini qu'avec la vie [...] n'est-il pas naturel et convenable que le gouvernement pour lequel il aurait vécu honoré, donne une satisfaction à sa mémoire en faisant quelque chose pour ses enfants?<sup>66</sup>

Néanmoins, il accepta le poste et dispensa pendant dix ans aux étudiants de M. Boissonade des cours de grec ancien et de grec moderne. Il déclare être fier de la manière dont il avait exercé ces fonctions pendant toutes ces années<sup>67</sup> et il faut croire que son supérieur était bien satisfait aussi, autrement il ne l'aurait pas gardé si longtemps à son service. Cela me paraît d'autant plus vraisemblable que Boissonade avait l'habitude de rencontrer régulièrement ses suppléants pour s'informer de leur travail et leur donner des instructions.

Quoi qu'il en soit, on aimerait bien savoir ce que Jules professa à l'Université de Paris, le nombre et les noms de ses étudiants, les rapports qu'il entretenait avec eux et avec ses collègues. Faute de renseignements nous ne pouvons que spéculer. Comme suppléant, sa marge d'initiative dans la préparation du programme où le choix de la pédagogie était nécessairement limitée. Il devait suivre les directives du professeur Boissonade, surtout en grec ancien. Je suppose toutefois qu'il se sentait plus indépendant et plus à l'aise dans les cours de grec moderne. Jules parlait cette langue parfaitement et sa *Méthode* [voir *infra*] était sans doute un des meilleurs manuels pour l'apprendre.

#### *Les publications de David*

Jules David est l'auteur de deux livres: le *Parallèle sommaire des langues grecques ancienne et moderne*<sup>68</sup> et la *Méthode pour étudier la langue grecque moderne*.<sup>69</sup>

---

<sup>66</sup> Demande de Jules David pour une place de Membre du Conseil de l'Instruction publique, 17 août 1830, Archives Nationales de France, F/17/3139: Instruction publique, dossier de carrière de Jules David.

<sup>67</sup> Jules David, *Notice sur les ouvrages de M. Jules David (Helléniste) concernant la langue grecque*, Paris: Imprimerie de L. Martinet, rue Mignon, 2, 1853, p. 3 : "M. David rappelle, comme un de ses principaux titres, qu'il a été suppléant de M. Boissonade à la chaire de littérature grecque de la Faculté des lettres, et qu'il a exercé ces fonctions pendant dix ans; il croit s'en être acquitté de manière à donner une idée favorable de son instruction dans la langue grecque".

<sup>68</sup> Voir note 24.

<sup>69</sup> Voir note 35.

Son *Dictionnaire français et grec ancien*, “fruit de 25 ans de travaux”<sup>70</sup> est resté à ce jour inédit. Ces trois ouvrages sont, en partie, inspirés de Coray.<sup>71</sup> Coray exposa ses opinions sur la langue grecque dans sa *Lettre à Alexandre Vasileiou* (1804),<sup>72</sup> les *Avant-propos (Προλεγόμενα)*<sup>73</sup> de la *Bibliothèque grecque*<sup>74</sup> et les *Ἀτακτα*.<sup>75</sup>

En effet, c’est au père des Lumières grecques<sup>76</sup> que David emprunta l’idée que:

la juxtaposition du grec ancien et du grec moderne facilitera l’apprentissage de la première et la correction de la seconde;<sup>77</sup> que “la *κοινή*”,<sup>78</sup> en dépit de son “avilissement”, garde quantité de reliques de la langue ancienne et mérite, ne serait-ce que pour cela, qu’elle soit étudiée de manière scientifique, afin de codifier ses règles de grammaire et d’établir son dictionnaire complet; que la connaissance du sens exact des mots de la langue commune facilitera l’interprétation des ouvrages des grands écrivains anciens et, inversement, la maîtrise du grec ancien par un grand nombre de personnes accélérera la renaissance culturelle de la Grèce.<sup>79</sup>

<sup>70</sup> Jules David, *Notice*, p. 2.

<sup>71</sup> La dette de Jules David envers Coray a déjà été signalée par K. Amantos, *Τά γράμματα εἰς τὴν Χίον κατὰ τὴν Τουρκοκρατίαν (1566-1822)*, p. 144.

<sup>72</sup> Cette lettre parut en 1804, en guise de préface à l’édition des *Ethiopiennes* d’Héliodore. Elle a été incluse par Coray dans l’édition originale des *Prolegomena*, en 1833, et dans l’édition de C. Th. Dimaras (voir note 73), dont je me suis servi.

<sup>73</sup> A. Coray, *Προλεγόμενα στοὺς ἀρχαίους Ἑλληνας συγγραφεῖς καὶ ἡ αὐτοβιογραφία τοῦ Κοραΐ* [Prolegomena aux auteurs grecs anciens et l’autobiographie de Coray], ed. C. Th. Dimaras, Athènes: MIET, 1984.

<sup>74</sup> La *Bibliothèque grecque* est le nom de la collection d’ouvrages classiques anciens grecs, publiés par Coray à Paris de 1805-1814, avec des longs avant-propos (*Προλεγόμενα*) en grec moderne (*κοινή*), afin que puissent les lire non seulement les érudits mais les gens ordinaires également.

<sup>75</sup> A. Coray, *Ἀτακτα* [Miscellanée], Paris 1828. *Ἀτακτα* est l’ébauche d’un dictionnaire grec de Coray, où les mots sont choisis comme ils lui venaient à l’esprit, sans ordre ni plan, d’où le titre du projet.

<sup>76</sup> Jules put en prendre connaissance en France, avant son départ pour la Grèce, mais plus probablement quand il vivait à Chio ou à Smyrne, car la bibliothèque du gymnase de Chio et celle du gymnase de Smyrne possédaient tous les livres de Coray.

<sup>77</sup> Coray, *Προλεγόμενα*, pp. 35, 409.

<sup>78</sup> On appelle *κοινή* ou *démotique* le grec parlé, en opposition au grec littéraire. On distingue la *κοινή* de l’époque hellénistique (le grec du *Nouveau Testament*) de la *κοινή* néohellénique, langue officielle des Grecs modernes.

<sup>79</sup> *Ibid.*, p. 37.

Jugeant que le temps de mettre de l'ordre dans la langue<sup>80</sup> était arrivé, Coray incite les jeunes savants grecs formés dans les universités européennes d'imiter l'exemple d'Eustache,<sup>81</sup> de Théodore Gazis<sup>82</sup> et de Nikitas Choniatis<sup>83</sup> et de doter la Grèce d'une bonne grammaire et d'un lexique complet. Il s'agissait d'une entreprise énorme. La réponse des érudits grecs fut faible.

Quinze ans plus tard, la situation n'ayant pas beaucoup changé, Jules David se proposa d'exaucer le vœu de Coray et de fournir lui-même à son Hellade bien-aimée, les outils linguistiques dont elle avait besoin pour sa régénération culturelle. Il consacra à la réalisation de ce projet le reste de sa vie.

*Συνοπτικός Παραλληλισμός τῆς ἑλληνικῆς καὶ γραικικῆς ἢ ἀπλοελληνικῆς γλώσσης [Parallèle sommaire des langues grecques ancienne et moderne]*

Le *Parallèle* parut en 1820, à Paris. Il est destiné aux personnes qui connaissent déjà l'ancien grec et désirent s'y perfectionner. Il est pour cela rédigé en grec. Il comprend un avant-propos de 12 pages (α' -β'), un aperçu des ressemblances entre le grec ancien et le grec moderne (pp. 1-140)<sup>84</sup> et, en annexe, le discours d'inauguration de David, prononcé en grec, en janvier 1817, au gymnase de Chio (1821: pp. 141-144).

Le but de l'auteur en écrivant cet ouvrage était de convaincre ses lecteurs, en premier lieu les érudits européens, qu'ils ont tort de mépriser le nouvel idiome grec sans le connaître car le grec moderne présente beaucoup de ressemblances avec le grec ancien, aussi bien dans la prononciation que dans le lexique, la grammaire et la syntaxe.<sup>85</sup> À son avis, la manière des Grecs modernes

<sup>80</sup> “Ἐφθασε τέλος πάντων ὁ τόσον ἐπιθυμητός καιρὸς οὗτος τῆς ἀνοικοδομῆς καὶ τοῦ γένους καθ’ ὅσον πλουτίζεται ἡμέραν ἐξ ἡμέρας ἀπὸ Εὐσταθίου, ἐλευθεροῦται ἀπὸ Θεοδώρου καὶ Νικήτας. Οἱ νέοι τοῦτοι Εὐστάθιοι, μεταχειριζόμενοι τὸν παραλληλισμὸν, τοῦ ὁποίου δίδω τὸ παράδειγμα, καὶ τὴν κοινὴν εἰς ὅλους γλῶσσαν θέλουν κανονίσαι καὶ τὴν μάθησιν τῆς ἀρχαίας ἑλληνικῆς εὐκολωτέραν καὶ ἐντελεστέραν θέλουν καταστήσαι”.

<sup>81</sup> Moine, originaire de Constantinople (XII siècle). Il était considéré comme le plus grand savant de l'Empire byzantin. Ses commentaires sur les rapports du grec byzantin avec le grec ancien et sur l'*Iliade* et l'*Odyssée* d'Homère étaient particulièrement appréciés.

<sup>82</sup> Théodore Gazis (Gaza) (c. 1398 - c. 1478), humaniste byzantin, enseigna le grec à Sienne, Ferrare et Rome. Sa grammaire *Eisagogé*, publiée par Aldo Manuzio en 1495, était un des manuels de grec les plus utilisés pendant la Renaissance.

<sup>83</sup> Érudit byzantin (c.1155-1216), connu pour son *Histoire* de la prise de Constantinople. Coray s'intéresse surtout à ses commentaires sur la langue grecque.

<sup>84</sup> Les sept premières pages sont consacrées à la prononciation des deux langues, une vingtaine de pages aux déclinaisons, une trentaine aux conjugaisons et une cinquantaine à la syntaxe.

<sup>85</sup> *Notice*, p. 1.

de prononcer le grec ancien doit être considérée bien plus fidèle à la *prononciation* de leurs ancêtres que les variantes imaginées par les savants contemporains étrangers. En outre, elle est attestée par d'innombrables monuments de l'antiquité.<sup>86</sup> Le *vocabulaire* néohellénique a aussi conservé une grande quantité de mots du grec ancien. En plus, nombre de ces vocables gardent toujours le sens que leur attribuaient les auteurs de l'antiquité tardive. Enfin, les ressemblances dans la *grammaire* et la *syntaxe* des deux langues sont non moins considérables, ce qu'il démontre sur une série d'exemples.<sup>87</sup>

#### *Méthode pour étudier la langue grecque moderne*

Le second ouvrage (1821) de David est conçu pour le grand public. Il s'adresse à ceux qui désirent étudier le grec moderne et n'ont "aucune connaissance de l'hellénique ou grec ancien".<sup>88</sup> Le livre est divisé en trois sections. La première (pp. 1-103) est consacrée à la grammaire du grec moderne, qu'il présente en 63 petits chapitres. Les trois premiers traitent de la prononciation, de l'accent et des signes en usage dans l'écriture; les chapitres iv-xxv de la morphologie; les derniers (xxvi-lxiii) de la syntaxe. Les règles de cette grammaire sont le fruit des lectures, des observations et des réflexions de l'auteur, faites pendant son séjour à Chio et à Smyrne.

La deuxième section de la *Méthode* (pp. 104-122) comporte six dialogues sur des sujets traditionnels: *Parlez-vous grec?; Comment vous portez-vous?; Soyez le bien venu, mon ami?; As-tu fait le lit?; Comment se fait-il que vous soyez à Smyrne?; Où va ce navire?; etc.* Ils sont violemment anti-turcs<sup>89</sup> et anti-

<sup>86</sup> *Parallèle*, p. 1: "Δὲν θέλομεν ἐξετάσειν ἐδῶ ἐὰν ἡ τωρινὴ προφορὰ τῶν Γραικῶν εἶναι ἢ καθεαυτὸ τῶν παλαιῶν, ἢ πόσον διαφέρει ἀπ' αὐτήν. Ὁ ὀρθὸς λόγος ἀποδείχνει ὅτι οὔτε ἐμπορεῖ ἡ παλαιὰ προφορὰ νὰ διεσώθῃ ἀπαράλλακτα ἢ αὐτή, οὔτε πάλιν νὰ ᾔηται αἱ ἀπὸ τοῦ νεωτέρου σοφοῦς τῆς Εὐρώπης ἐξ εἰκασμοῦ ἐπινοηθεῖσαι μέθοδοι νὰ προτιμηθῶσιν ἀπὸ προφορᾶν, τὴν ὁποίαν παρέλαβε τὸ γένος ἀπὸ τοῦ προγόνου του, καὶ τῆς ὁποίας ἡ παλαιότης μαρτυρεῖται ἀπὸ ἀναρίθμητα μνημεῖα τῆς ἀρχαιότητος. Πρὸς τοῦτοις δὲν ἀνήκει εἰς ἡμᾶς νὰ ὀμιλῶμεν περὶ τῆς προφορᾶς τῆς Ἑλληνικῆς γλώσσης. Μόλις ἡμποροῦν εἰς τοὺς καιροὺς μας ὀλίγοι ἀπὸ τὴν φύσιν ἐξεπίτηδες διαπεπλασμένοι ἄνθρωποι, μὲ διδασκάλων καὶ βιβλίων ὀδηγίαν, καὶ τὸ πλεόν, βοηθούμενοι ἀπὸ τὴν ὀμιλίαν καὶ τὴν συναναστροφὴν, νὰ φθάσωσι νὰ προφέρωσιν ὑποφερτὰ [...]"

<sup>87</sup> Les linguistes contemporains arrivent aux mêmes conclusions, voir G. Babiniotis, *Λεξικό της Νέας Ελληνικής Γλώσσας* [Dictionnaire de la langue néohellénique], Athènes 1998, p. 22.

<sup>88</sup> Jules David, *Méthode*, Préface.

<sup>89</sup> "Quand les Turcs ont appris à Constantinople la destruction de leur flotte, ils sont entrés en fureur, et se sont mis à courir les rues les armes à la main, en tuant tous les Grecs

anglais,<sup>90</sup> rédigés en grec moderne et présentés avec en parallèle la traduction française.

Le manuel finit avec l'«*Onomasticon ou Liste des mots les plus usuels, par ordre de matières*» (p. 123-150), en français et en grec: du ciel et des éléments; du temps et des saisons; les jours de la semaine; les fêtes de l'année; objets qui ont rapport à la table; différents états de l'homme et de la femme; ce qui appartient à l'habillement; les parties du corps; des parties de la maison; des meubles; professions et métiers; accidents et maladies; noms des animaux; pour boire et manger; actions d'amour et de haine; pour acheter, etc.

La publication de ce manuel fournit à David l'occasion d'exposer brièvement sa conception de l'apprentissage d'une langue vivante. L'acquisition de la langue par la pratique (la conversation avec les gens du pays) ne suffit qu'à ceux qui se contentent d'une communication orale rudimentaire, dit-il. Les autres ont besoin d'un manuel solide, d'un bon dictionnaire et surtout d'un maître compétent. Il doit être «un homme de mérite» et «un esprit studieux», avoir «une bonne tête» et une connaissance suffisante de la langue littéraire. «S'il n'a autre chose à vous enseigner que le jargon dégoûtant du vulgaire, je tiens pour perdu tout l'argent que vous lui donnez».<sup>91</sup> Les difficultés du début, en particulier celles liées à la prononciation, ne doivent pas décourager l'apprenant. «Tout cela s'arrangera avec le temps».<sup>92</sup>

#### *Le Dictionnaire français et grec ancien*<sup>93</sup>

Au temps de David, les dictionnaires du grec ancien ne manquaient pas. Le plus connu était le *Trésor de la langue grecque*<sup>94</sup> (1572) d'Henri Estienne. Il n'y

---

qu'ils rencontraient; ils ont fait plus, ils sont entrés dans les maisons, après en avoir enfoncé les portes, en ont arraché les femmes et les enfans, et les ont sacrifiés à leur fureur impie. Il est plus aisé à ces barbares de décharger leur fureur sur une population désarmée, des femmes faibles, et d'innocens enfans, que de combattre de braves soldats et d'intrépides marins, déterminés à rester sur le champ de bataille en défendant la patrie, plutôt que de supporter encore ce joug pesant de la servitude, héritage honteux de nos pères».

<sup>90</sup> «[...] les Anglais, cette nation qui n'aime qu'elle, contrarie si inhumainement les Grecs dans les efforts qu'ils font pour se délivrer. Ils aiment mieux devenir les alliés des Turcs, je ne dirai pas que de secourir les généreux enfans des Hellènes, mais que de rester neutres dans cette lutte mémorable», *Ibid.*, p. 122.

<sup>91</sup> *Ibid.*, p. 104.

<sup>92</sup> *Ibid.*, p. 105.

<sup>93</sup> À ma connaissance, il n'existe à ce jour sur cet ouvrage de Jules David que l'article de Despina Provata, publié dans la revue *Comparaison* 12 (2001), pp. 82-87.

<sup>94</sup> Henri Estienne, *Thesaurus Graecae linguae* [Trésor de la langue grecque], Genève: Excudebat H. Stephanus, 1572.

avait rien de comparable pour le grec moderne. Jules aurait bien aimé entrer dans l'histoire de la philologie comme l'auteur du premier dictionnaire grec complet, mais cela supposait avoir beaucoup de temps et d'argent et il n'avait ni l'un ni l'autre. Les conditions dans lesquelles il vivait, jusqu'en 1825, étaient extrêmement précaires. Il dut donc remettre l'exécution de ce projet tentateur à plus tard.

Quand, après son retour définitif en France, Jules s'y mit il se rendit vite compte que son plan était, dans sa conception initiale, irréalisable.<sup>95</sup> Dans l'impossibilité<sup>96</sup> de dresser l'inventaire général de la langue moderne et d'entreprendre la comparaison exhaustive du lexique du grec moderne avec le lexique du grec ancien, il dut se satisfaire d'un *Dictionnaire français et grec ancien*. Il prit pour base le *Dictionnaire de l'Académie française*<sup>97</sup> et le *Trésor de la langue grecque* et les enrichit de mots et d'expressions néohelléniques. Chaque entrée de son dictionnaire comprend le terme français, sa traduction grecque et des exemples de son usage, le plus souvent extraits de la littérature classique:<sup>98</sup>

Assurance s.f. certitude. Βεβαιότης, πτος...

II. assurances démonstrations que produisent l'assurance. Βεβαίωσις, εως... donner l'assurance de q. à q'un. Βεβαιών τινί τι [...].

III-IV, ...V.

David mit 25 ans à le terminer mais ne trouva pas d'éditeur disposé à le publier. Ainsi, les 143 cahiers du manuscrit reposent toujours dans les dépôts de la Bibliothèque Nationale de Grèce, à Athènes.

<sup>95</sup> “Διὰ τὴν γενῆ πλήρησ καὶ ἐντελῆσ ἡ σύγκρισις αὐτῆ ἔπρεπε νὰ ἐξετασθῆ ὄχι μόνον ἡ γραμματικὴ, ἀλλὰ καὶ τὸ λεκτικόν.” Ἐπρεπε λοιπὸν νὰ συντεθῆ κριτικὸν καὶ ἐτυμολογικὸν λεξικὸν τῆσ νέασ γλώσσῆσ, ὅπου νὰ παραβάλλωνται ὄχι μόνον αἱ λέξεισ αὐταὶ καθ' ἑαυτάσ πρὸσ τὴν Ἑλληνικὴν, ἀλλὰ καὶ αἱ φράσεισ. Τοιοῦτον ἔργον ἦτον ἀναμφιβόλως τὸ ὠφελιμώτερον τὸ ὁποῖον ἠμποροῦσε τις νὰ ἐπιθυμήσῃ, διὰ τοῦτο τὸ μέρος τῆσ φιλολογίασ. Ἀπαιτεῖ ὅμως πολὺν καιρὸν καὶ πολλὰ ἔξοδα, ἐπειδὴ, διὰ τὴν κάμη τι, μετὰ τὴν ἀπαιτουμένην τελειότητα, πρέπει νὰ περιέλθῃ ὅλουσ τοὺσ τόπουσ τῆσ Ἑλλάδοσ, καὶ μάλιστα καὶ τῆσ Ἰταλίασ, ὅπου ὁμιλεῖται ἡ ἀπλοελληνικὴ, νὰ προχωρήσῃ μετὰ τὴν πολυέξοδον παραπομπὴν τῶν Ἀγαρηῶν εἰσ μέρη ἀπομεικρυσμένα, νὰ κἀθεταὶ κάμποσον καιρὸν εἰσ διαφόρουσ τόπουσ, νὰ ἐξετάσῃ πᾶσαν διάλεκτον μετ' ἐπιστάσιασ, καὶ τέλος πάντων νὰ ἀνιχνεύσῃ περιέργως ὅσα λείψανα τῆσ Ἑλληνικῆσ σώζονται ἔωσ τὴν σήμερον”, Jules David, *Parallèle*, 1820, p. 15'.

<sup>96</sup> Il dépassait les forces d'un individu; la guerre d'indépendance (1821-1829) faisait encore rage; le royaume hellénique, créé en 1830, ne comprenait qu'une petite partie de la Grèce historique. Le reste du pays demeurait sous occupation étrangère.

<sup>97</sup> *Dictionnaire de l'Académie française*, Paris: Firmin Didot, 1835.

<sup>98</sup> Le *Dictionnaire* de J. David est donc loin de ressembler au dictionnaire complet de la langue grecque moderne, souhaité par Coray.

*Les sources de David*

De ses études en France et en Allemagne, David connaissait les manuels de grammaire, les dictionnaires, les anthologies et les éditions critiques d'auteurs grecs utilisés au Prytanée et à Göttingen. Comme élève au Prytanée, il a presque certainement eu entre ses mains les *Institutiones in Linguam Graecam* (1530) de Clénard, le *Trésor de la langue grecque* d'Henri Estienne, la *Nouvelle Méthode pour apprendre facilement la langue grecque* (1655) de Lancelot, le *Nouvel abrégé de la grammaire grecque* de N. Furgault (1754) et la *Grammaire grecque, française, latine* (1798) de Gail.

Plus tard, il prit aussi connaissance des textes d'Eustache, de du Cange, de Weigel, du Capucin, de Schmidt, de Christopoulos et d'autres auteurs qui ont écrit sur le grec moderne. Aucun de ses prédécesseurs ne le satisfaisait pas entièrement. Il était particulièrement critique envers celui qu'il appelle "ο Καπουτζίνος" et encore plus, envers Schmidt [voir *supra*]. Le seul auteur qui écrivit sur le grec moderne que David cite sans le critiquer est le "sage Coray", le "grand philologue" à qui "les Muses réservèrent cet exploit, de rendre les Européens attentifs à cette source du savoir [le grec moderne]".<sup>99</sup>

*L'accueil fait aux ouvrages de David*

Les publications de Jules David connurent un succès honorable. *Ἐρμῆς ὁ Λόγιος* [Le Mercure savant]<sup>100</sup> publia un long compte rendu chaleureux sur le *Parallèle*, signé N-Θ, où l'on lit que sans être vraiment un manuel de grammaire, l'ouvrage du "philhellène français" peut quand même être considéré comme l'ébauche de la grammaire du grec moderne, "la plus parfaite et la plus précise que nous ayons" à ce jour. N-Θ appelle David "un observateur perspicace, un grammairien philosophe et un excellent philologue".<sup>101</sup>

Le *Parallèle* parut en 1825 à Londres dans la traduction de John Mitchell<sup>102</sup> et, en 1827, à Königsberg dans la traduction allemande de K. L. Struve.<sup>103</sup> La *Méthode* fut traduite en anglais par le Révérend George Winnock et publiée à Londres, en 1825.<sup>104</sup> En 1828, elle fut traduite en allemand par Wilhelm von

<sup>99</sup> Jules David, *Parallèle*, pp. ιδ' -ιε'.

<sup>100</sup> *Ἐρμῆς ὁ Λόγιος* [Le Mercure savant], No. 5, 1821, pp. 155-165.

<sup>101</sup> *Ibid.*, p. 162.

<sup>102</sup> J. A. Mitchell, *Grammatical Parallel of the Ancient and Modern Greek Languages*, London: printed for the Author, 1824.

<sup>103</sup> K. L. Struve, *Kurze Vergleichung der alt- und neugriechischen Sprache*, Königsberg: Hartung, 1827.

<sup>104</sup> G. Winnock, *The Modern Greek Grammar of Jules David ...*, London: published for the Translator by J. Slouter, 1825.

Lüdemann<sup>105</sup> et publiée à Leipzig. La même année elle sortit de nouveau à Paris, dans une édition légèrement revue et corrigée par David lui-même<sup>106</sup>. Enfin, en 1856, elle paraissait à Berlin, adaptée en allemand par F. W. A. Mullach, sous le titre *Grammatik der griechischen Vulgarsprache in historischer Entwicklung*.<sup>107</sup>

Les seules critiques que je connaisse sont celles de Michel Schinas et de Sophie Basch. Le premier, dans sa *Grammaire élémentaire du grec moderne* [...] <sup>108</sup> reproche à l'auteur du *Parallélisme* de ne pas enseigner le grec des meilleurs auteurs et de renvoyer ses lecteurs aux grammaires du grec ancien. La seconde, lui impute d'«emboîte[r] dans la *Méthode* le pas à l'Allemand Smidt»<sup>109</sup> et de se servir de la grammaire de ce dernier comme «balise». David aurait considéré cela comme une insulte, car il n'éprouvait pour l'ouvrage de cet «interprète juré» que mépris («un chaos indigeste») et dégoût.<sup>110</sup>

Étrangement, on ne trouve pas un mot sur les ouvrages de David dans les écrits de Coray, de Boissonade et d' Egger.<sup>111</sup> Jean Psichari se contente, dans les *Études de grec moderne en France au 19e siècle*,<sup>112</sup> à citer les titres des deux ouvrages de David, sans le moindre commentaire. Triandafyllidis est encore plus laconique. Il écrit à propos du *Parallèle* «Ἐνδιαφέρον ἔργον» [un ouvrage intéressant].<sup>113</sup> C'est tout.

Seul Émile Legrand lui rend justice.<sup>114</sup> Non seulement il classe les ouvrages de Jules David «parmi les meilleurs» dans le domaine des études grecques, «indispensables à quiconque veut acquérir une connaissance de la langue que

<sup>105</sup> W. von Lüdemann, *Lehrbuch der neugriechischen Sprache*, Leipzig: Brockhaus, 1828.

<sup>106</sup> Jules David, *Méthode pour étudier la langue grecque moderne*, Paris: Bobée et Hingray; Leipzig: W. Zirges et comp., 1828.

<sup>107</sup> F. W. A. Mullach, *Grammatik der griechischen Vulgarsprache in historischer Entwicklung*, Berlin: F. Dümmler, 1856.

<sup>108</sup> Michel G. Schinas, *Grammaire élémentaire du grec moderne à l'usage des commençans*, Paris: L. Hachette, 1829, pp. 14-15.

<sup>109</sup> Basch, *op. cit.*, p. 62.

<sup>110</sup> Jules David, *Méthode*, p. V.

<sup>111</sup> Plus exactement il cite en passant le titre du premier ouvrage de David et cela sans le moindre commentaire. Émile Egger, *L'hellénisme en France. Sur l'influence des études grecques dans le développement de la langue et de la littérature française*, Paris: Didier, 1869, Vol. I, p. 456.

<sup>112</sup> Jean Psichari, *Études de grec moderne en France au 19e siècle*, Paris: Librairie générale de Droit et de Jurisprudence, 1904.

<sup>113</sup> E. Triandafyllidis, *Νεοελληνική Γραμματική. Ἱστορική Εἰσαγωγή* [Grammaire néohellénique. Introduction historique], Athènes 1938, p. 617.

<sup>114</sup> Émile Legrand, *Grammaire du Grec vulgaire de Nicolas Sophianos*, Paris: Maisonneuve et Co., 1874.

parlent les Grecs de n'importe quelle condition" (1874), mais il reconnaît également avoir emprunté plusieurs idées à "ses excellents travaux".<sup>115</sup>

### 3. Conclusion

Dans cet article j'ai essayé de montrer l'apport de l'helléniste Jules David à l'avancement des études grecques. Il est incontestable. Il est temps qu'il trouve dans l'histoire de la linguistique la place qu'il mérite. J'ai évoqué également sa contribution, aujourd'hui oubliée, à la renaissance politique et culturelle de la Grèce. Comme l'a montré *Ἐρμῆς ὁ Λόγιος* elle fut considérable:

Ὁ Κύρ. Δαυίδ, υἱὸς τοῦ ἀναστήσαντος διὰ τῆς γραφίδος τὸν Λεωνίδαν μὲ τοὺς τρακοσίους, ἔδειξεν ἐμπράκτως τὴν μεγάλην αὐτοῦ πρὸς τὸ γένος μας ἀγάπην, ἐπιδημήσας πολὺν καιρὸν εἰς τὴν Ἑλλάδα, καὶ παραδώσας, ὡς δημόσιος διδάσκαλος, εἰς τὴν νεολαίαν μας τὰς ἀρχὰς τῶν καλῶν μαθημάτων τῆς Εὐρώπης. Καὶ διὰ τὴν ἀγάπην του ταύτην καὶ διὰ τὸ πολύτιμον δῶρον, τὸ ὁποῖον μᾶς ἐπρόσφερον (*Le Parallèle*) εἶναι ἄξιος βεβαίωτα να πολιτογραφηθῇ Ἑλλήν.<sup>116</sup>

Le 150e anniversaire de sa mort offre aux Grecs une excellente occasion de réparer leur négligence et aux philologues, la chance de reconnaître à Jules David la place qui lui revient dans l'histoire de leur discipline.

*Université du Québec à Montréal*

<sup>115</sup> Émile Legrand, *Grammaire grecque moderne, suivie du Panorama de la Grèce d'Alexandre Soutsos*, publié d'après l'édition originale par Émile Legrand, Paris: Maisonneuve et Cie Éditeurs, 1878, pp. x, 6, 119.

<sup>116</sup> "Pour cet amour [de la Grèce] et pour le cadeau précieux qu'il nous offrit [*Le Parallèle*] mérite certainement d'être naturalisé Grec", *Ἐρμῆς ὁ Λόγιος* (1821), p. 165.